

La joie d'être père (ou mère) (ex Elever mon enfant)

Intro.

Le jour où Marie-Claire m'a demandé de lui faire un enfant, ça m'a fait un effet genre tremblement de terre avec ouverture de faille dans l'espace-temps + basculement dans une autre dimension.



En tout cas, c'est ce que j'ai cru sur le moment.

J'ai du faire un gros travail sur plusieurs mois pour recouvrer mon sang-froid et lutter contre mes peurs avant de pouvoir répondre « oui », suivi par un tout aussi gros travail de préparation pour l'arrivée du bonhomme (je vous parlerais d'haptonomie à l'occasion).

Bref, à la naissance de Titouan (26 octobre 2006), j'avais recouvré mes esprits et j'étais prêt.

Et c'est là que j'ai vraiment basculé dans un autre espace-temps ...

Et vous savez quoi ? Il est quand même vachement plein de vie et merveilleux cet espace-temps là !

Ceux qui sont parents ou qui ont des parents et bouts de chou parmi leurs proches (bref, normalement à peu près tout le monde) doivent se dire « il exagère quand même un peu. Les enfants, c'est vrai que c'est du bonheur, mais ce n'est pas rose tous les jours, il y a beaucoup de contraintes et par moment c'est carrément l'horreur ».

Pour citer Thomas d'Asembourg « Etre heureux n'est pas nécessairement confortable ». Oui, c'est vrai qu'avoir un enfant n'est pas toujours confortable. En même temps j'ai envie de témoigner que je suis profondément heureux que Titouan soit entré dans ma vie et j'ai également envie de partager avec d'autres parents, grands-parents ou futurs parents, des pistes et expériences qui me permettent de limiter la fréquence ou l'intensité de l'inconfort.

Ces pistes doivent beaucoup à la démarche CNV (Communication Non Violente) mise au point par Marshall Rosenberg. J'essaie de m'en inspirer, sans prétendre toutefois la maîtriser ou être forcément capable de la mettre systématiquement en œuvre. Les anecdotes que je rapporte ne s'y rattachent pas forcément à lettre, mais j'essaie que l'esprit soit présent. Si les exemples que je vous propose vous inspirent, je vous invite à approfondir cette démarche soit au travers de la lecture des ouvrages cités en biographie, soit en contactant des personnes à même de transmettre cette méthode.

Un participant à un stage de CNV, père de 2 enfants, m'a donné ma première clé :

« Un enfant est un être humain comme un autre. Il possède simplement une expérience plus limitée. »

Un auteur m'a donné ma deuxième clé :

«Un enfant n'agit pas pour le plaisir de vous contrarier ou de faire des bêtises, mais dans le but de nourrir ses besoins profonds comme, par exemple, apprendre, découvrir, se nourrir ou jouer »

Sur ce dernier point, l'anecdote « Tiroir à chaussettes » me semble être la plus explicite et représentative.

Sur la base de ces deux clés, ma vision d' « éduquer mon enfant » pourrait être résumée par « utiliser mon expérience pour aider au mieux de mes capacités un jeune être humain à nourrir ses besoins, dans le respect de ceux de son entourage, pour atteindre son plein potentiel de développement ».

C'est sans doute une jolie phrase (enfin j'espère que c'est ce que vous vous dites), mais comment cela m'aide-t-il face à un bambin dont le vocabulaire au démarrage n'atteint même pas le « areu – areu » ?

C'est ce que j'ai voulu illustrer à travers quelques moments clés et représentatifs de la relation que je construis avec Titouan.

Quelques dernières précautions épistolaires en préambule :

- La quasi-totalité des anecdotes que je raconte m'apparaissent « trop belles pour être vraies », peut-être est-ce simplement dû à mon inexpérience dans le développement des enfants, peut-être que d'autres personnes les trouveront tout aussi incroyables que moi. Toutes sont vraies.
- Le temps de l'écriture, et de la lecture, est lent et long par rapport à la durée réelle de l'action qui est le plus souvent inférieure à la minute, voire à quelques secondes. En même temps, il me semble éclairant d'indiquer les moteurs et enchainements de pensées ou sentiments qui m'amènent à telle ou telle proposition. Dans la réalité, ils relèvent plus de l'intuition et du bouillonnement intérieur que du raisonnement construit.
- Si vous ne pratiquez pas la CNV, les dialogues que je retranscris ici peuvent vous apparaître très littéraires voire tarabiscotés et dans tous les cas incompréhensibles et donc inadaptés pour parler à un enfant au vocabulaire limité voire inexistant. Ils sont pourtant le reflet, aussi fidèle que ma mémoire le permet, de ceux que j'ai avec Titouan.
- J'indique pour chaque anecdote l'âge approximatif de Titouan à ce moment là. Ma conviction est qu'une démarche semblable est possible à quasiment tous les âges et qu'elle a d'autant plus de chance d'aboutir qu'elle est constante et commence dès la naissance de l'enfant (voir avant).

Le tiroir à chaussettes (7 mois)

Le 7^{ème} mois de Titouan a été marqué par deux évènements importants pour lui :

- Il a appris à ramper puis à se déplacer à 4 pattes
- ses parents ont eu la bonne idée d'installer une penderie neuve à côté de sa chambre comportant juste à portée de sa main un magnifique tiroir monté sur glissières et rempli des chaussettes et sous-vêtements de son papa : le bonheur !

Vous avez compris le tableau, tous les matins pendant que je me douchais ou m'habillais, mon fils prenait un malin plaisir à ouvrir et fermer le tiroir ainsi qu'à répandre son contenu aux quatre coins du couloir.

Je passais un certain nombre de matins à ranger mes effets et refermer le tiroir au rythme de « non Titouan, arrêtes de jeter les chaussettes de papa » et autres incantations parentales. Bien sûr plusieurs fois par matin. Et sans le moindre succès.

Un matin où, sans doute un peu plus pressé ou fatigué que les précédents ou peut-être ayant trop pris sur moi jusqu'alors, je retrouvai une nouvelle fois mes chaussettes éparpillées, je sentis monter en moi une furieuse envie de chopper mon fils hilare par le body pour l'envoyer bouler au fond du tiroir que je refermerai alors d'un geste rageur. Cette action étant rigoureusement contraire aux principes éducatifs que je me suis fixés et à mon envie d'élever Titouan dans l'amour et l'harmonie, je pris une grande respiration et fis le point en interne :

« Bon ok, je suis furieux, j'en ai marre de remettre inlassablement mes sous-vêtements à leur place, j'ai besoin d'ORDRE.

...

C'est super d'avoir dit ça, c'est vrai que l'auto-empathie, ça marche et ça détend. Maintenant, crois-tu vraiment que ton bambin de 7 mois va comprendre ce que tu veux dire par « ordre » ? Ça me semble mal barré.

...et au fait, c'est quoi son besoin à lui quand il te vire tes affaires de ton tiroir ? Foutre le bordel ? Te pousser à bout ? Nan-nan, en CNV, ce ne sont pas des besoins ça...JOUER !!! Eureka, bon sens, mais c'est bien sûr ! C'est bien la peine d'avoir un double diplôme Bac + 5 pour mettre une semaine à trouver ça. Ne perds donc pas plus de temps : agis ! »

Et me tournant vers Titouan et adoptant un ton enjoué :

« Tu joues à sortir les chaussettes du tiroir, c'est vraiment un jeu très amusant !

Je vais t'en montrer un autre, tout aussi amusant. Il s'appelle « ranger les chaussettes dans le tiroir ».

Joignant le geste à la parole, je saisis une paire de chaussettes que je lançais dans une parfaite parabole achevée au fond du tiroir. Je recommençais plusieurs fois en incitant un Titouan interloqué à faire de même. Il fini par essayer le jeu et le trouva aussi amusant que l'épisode 1 « Sortir ».

Bon, il a fallu plusieurs jours (et peut-être semaines) pour que Titouan range la totalité des affaires qu'il sortait. Mais au bout d'un certain temps le réflexe était acquis et il suffisait que j'avertisse « après avoir sorti les affaires tu les rangeras, d'accord ? » ou que je rappelle « Titouan, merci de ranger les affaires que tu as sorties » pour qu'il s'exécute.

Bilan :

- ce qui était un jeu pour lui et une source d'énerverment pour moi est devenu un jeu et un moment de complicité pour nous deux
- il a acquis sans contrainte le sens du mot « ranger »
- j'ai pu le lui faire par la suite appliquer à d'autres objets sans difficulté majeure (l'objectif pour moi n'étant pas forcément la perfection, mais la participation majoritaire)

Je monte l'escalier (7 mois)

Nous sommes samedi matin, genre 7h00 du matin. Nous sommes arrivés la veille dans notre maison de La Teste par le train vers 23h00. Autant dire que je suis au top de ma forme (la version légumineuse de la forme). Titouan vient de prendre son biberon et exerce ses récents talents de reptation à travers le séjour pendant que je me regroupe péniblement dans le canapé. Je le perds de vue pendant une poignée de secondes et scanne la pièce d'un regard endormi pour le localiser.

Le réveil est brutal et instantané : mon loulou est gaiment en train d'attaquer la quatrième marche de l'escalier.



J'expérimente instantanément tous les poncifs livresques type mâchoire tombante, tripes nouées, pierre dans la gorge en chute libre vers le fond du ventre et autres muscles tétanisés. Une partie de mon cerveau m'aide énormément en me proposant des options constructives et cohérentes : « Pas de panique...Comment ça pas de panique ? Et tu comptes paniquer quand ? Arrivé à l'hôpital ? ». Bref, je suis serein et la situation sous contrôle.

Deux besoins émergent néanmoins clairement de cette confusion : l'urgence à m'assurer que Titouan est en sécurité et l'envie de continuer à voir s'épanouir sur son visage son sourire ravi d'explorer un nouvel environnement et d'approfondir ses facultés de déplacement.

Je traverse donc rapidement la pièce pour me placer comme lui à quatre pattes dans l'escalier, juste derrière, les bras prêts à le rattraper s'il glisse. Je veille cependant à ne pas entraver sa liberté de mouvements. Je peux alors lui dire à quel point je suis épaté de le voir grimper si facilement les marches et l'encourager à continuer.

Ce qu'il fait sans se faire prier, visiblement ravi de pouvoir continuer son exploration et de partager ce moment avec son père. Arrivé en haut des marches il s'écrie « Maman ! » et file vers notre chambre pour plonger dans les bras de sa mère qui oublie instantanément sa contrariété à être tirée

d'un profond sommeil réparateur en apprenant que son bébé vient de gravir tout un escalier pour venir lui faire un câlin. Son sourire émerveillé me fait chaud au cœur et me conforte dans mon choix.

Choix de trouver une troisième voie entre deux besoins (ici, sécurité et exploration) qui peuvent sembler contradictoires au départ.

Thomas Gordon décrit parfaitement ce dilemme entre « éducation autoritaire » et « éducation permissive ». Cloué sur mon canapé, la tentation était grande de céder à l'une (la première surtout dans ce cas précis) ou l'autre.

Qu'aurait pu être ma réaction « autoritaire » ? Me précipiter en criant et arracher Titouan des marches en lui intimant de ne pas recommencer tout en lui reprochant de m'avoir fait peur ? Il se serait certes trouvé temporairement en sécurité physique. Maintenant n'aurait-il pas été frustré de ne pas pouvoir s'essayer à ce nouveau jeu ? Et la sécurité acquise dans l'instant ne risque-t-elle pas d'être mise à mal plus tard, lorsqu'il cherchera à nouveau à assouvir son besoin d'exploration à un moment où je serais peut-être encore moins attentif ? (et il cherchera forcément, si vous êtes parent, vous le savez et si vous n'êtes pas parents, faites moi confiance ou demandez autour de vous !)

Quant à la version permissive, je ne m'imagine pas pouvoir assumer un choix où l'ayant laissé gravir les marches en le suivant émerveillé et battant des mains depuis le fond de mon divan, il aurait glissé et dégringolé du haut de l'escalier.

Je pourrais imaginer une version mixte, l'accompagnant dans l'escalier, prenant ses mains dans les miennes et l'aidant à monter les marches, lui laissant l'impression qu'il gravit l'escalier et concrètement, faisant à sa place. Mais je préfère faire un effort supplémentaire de vigilance pour lui donner l'opportunité d'exercer réellement ses aptitudes, d'apprendre et de se développer.

18 mois après cette première expérience, Titouan a gravi et descendu un nombre conséquents d'escaliers, marches, escabeau et échelles, en essayant plusieurs techniques (sur le ventre, le dos, assis, debout, en avant, en arrière) sans jamais se blesser.

Bien sûr, il a dérapé et glissé, mais nous l'avons toujours rattrapé à temps. J'ai aussi remarqué qu'il montrait beaucoup plus d'entrain et prenait de ce fait plus de risques les fois où nous étions derrière lui que les fois où il échappait temporairement à notre surveillance pour gravir l'un ou l'autre des escaliers de notre maison.

Bien sûr aussi, nous avons installé des barrières aux escaliers et nous les avons rigoureusement fermées pendant plusieurs mois...ce que nous avons arrêté le jour où il a fini par découvrir qu'il pouvait se glisser en dessous (j'avais aussi pensé écrire un guide de bricolage, mais je vais encore attendre un peu..). Nous lui avons alors expliqué qu'il était interdit de descendre l'escalier sans nous et demandé si nous pouvions lui faire confiance. Pour le moment, nous avons raison de lui faire confiance. En même temps, dès le départ, à chaque montée ou descente (du moins lorsque nous étions OK pour y consacrer 5 ou 10 minutes), nous lui demandions s'il voulait monter/descendre tout seul ou dans nos bras. Et respectons bien sûr son choix. Je ne crois donc pas qu'il soit frustré et qu'il y ait un vrai risque qu'il franchisse l'interdit.

Einstein dit quelque chose comme « quand deux visions semblent opposées et contradictoires c'est souvent que l'on n'est pas dans la bonne dimension ». Je crois qu'il a appelé ça la relativité.

J'ai envie de continuer à chercher la bonne dimension dans laquelle les sourires de ma femme et de mon fils peuvent s'épanouir et me remplir le cœur.

Je me fais mal (10 mois – 15 mois)

C'est un sujet qui me semble capital et sur lequel je suis sidéré par les résultats obtenus en adoptant une attitude très éloignée de celle qui me semblerait naturelle et spontanée.

Voici deux anecdotes qui m'ont fortement marqué et me semblent éclairantes sur la prise en compte des pleurs de Titouan.

Notre maison secondaire est équipée d'un canapé convertible futon (premier prix d'une marque scandinave bien connue) que Titouan avait pris l'habitude d'escalader lorsqu'il avait environ dix mois, pour se laisser redescendre sur le sol, la tête la première, ses bras servant d'amortisseurs. Une amie le voyant faire, en maman expérimentée, m'alertait sur le danger qu'elle y voyait. Je la rassurerais illico « T'inquiètes pas, il maîtrise, il l'a fait des dizaines de fois ». Je me sentais rempli de fierté par l'agilité de mon bambin et j'avais envie de montrer que l'on pouvait encourager un comportement téméraire sans être un papa irresponsable. J'avais juste manqué un détail d'importance : notre amie, en plus d'être une maman expérimentée, était aussi une femme d'intérieur accomplie (ça va souvent de paire, vous avez remarqué ?). Or, elle avait dormi dans le canapé-lit et l'avait donc consciencieusement replié, le bord du futon n'était donc plus à pendouiller comme d'habitude au-dessus du sol et trônait 10 bons centimètres plus haut qu'à l'accoutumée. Et 10 cm pour un loulou de 10 mois, ça fait une grosse différence. Je vis donc, stupéfait, mon fils glisser du divan sans pouvoir se retenir et s'écraser la tête la première sur le carrelage du séjour...

Ma deuxième expérience marquante se déroula quelques mois plus tard, alors qu'il avait mérité son titre de bipède à part entière. Il jouait dans sa chambre près de son armoire quand je le vis reculer un pied et le poser de tout son poids sur une balle ou ballon. Le résultat fut digne d'une séquence Tex Avery, son corps parti en vol plané transférant instantanément son poids vers la partie alors la plus basse de son anatomie : sa tête. Tête qui croisa sur son trajet, et vint s'écraser contre, la porte de son armoire. Du bois, même en contreplaqué, ça calme. Enfin, le type de calme qui précède la tempête qui ne manqua pas de se déclencher sous forme de hurlements à pleins poumons.

Pour vous permettre de comprendre ma réaction, qui sinon, je le crains risque de vous paraître bien étrange, je vous propose une synthèse des principes de fonctionnement que je m'efforce de mettre en œuvre face à ces situations de crise. Ils doivent beaucoup aux différents auteurs cités en bibliographie.

En tant que parent, confrontés aux pleurs voire hurlements de nos bambins, nous oscillons, la plupart du temps, entre deux attitudes type ; « N° 1 : mais non, ce n'est rien, tu n'as pas mal, tu es un grand, soit fort, ... » et « N° 2 : Oulla la, mais tu as du te faire très mal, c'est affreux, ho là, là, c'est grave mon pôvre chéri, viens que je te console ». Chacune cherche à aider notre enfant à traverser ce moment douloureux et, en même temps, à calmer les cris, pour nous permettre de faire le bilan des dégâts. Toutefois, je trouve des limites importantes à l'une et à l'autre.

Si je m'arrête sur la 1^{ère} attitude, elle me semble mettre mon enfant face à un dilemme insoluble dont il ne pourra que sortir affaibli. Je m'explique. Personnellement, il suffit que je repense à la dernière fois où je me suis coincé la main dans une porte ou donné un coup de marteau sur les doigts pour ressentir le souvenir genre « décharge 100 000 volts » du message de douleur qui me parcourt le bras. En clair : ça fait mal ! Si au moment où mon petit bout vit une expérience similaire (avec donc des sensations que je peux imaginer aussi intenses, qui plus est doublées peut-être d'une incompréhension de ce qui lui arrive ou pour le moins d'une incapacité à verbaliser et rationaliser son ressenti), je lui délivre un message de type « ça fait pas mal », il me semble qu'il n'a le choix qu'entre deux attitudes : soit considérer que son père a raison et tirer la conclusion qu'il ne peut pas faire confiance aux signaux (pourtant explicites) que lui envoie son corps ; soit considérer que son corps a raison et donc enregistrer que le discours de son père n'est pas crédible. Je pense que vous serez d'accord avec moi pour dire que les branches de l'alternative semblent toutes deux dommageables à terme.

Si je me mets dans l'état d'esprit de la 2^{ème} attitude, j'y vois en partie une envie de se rassurer soi-même en se donnant un rôle de sauveur/consolateur. Je ressens aussi ce besoin d'être rassuré, simplement je crains qu'en adoptant cette attitude mon réconfort se fasse au détriment de celui de mon fils : d'une part, je suis en partie tourné vers moi, or c'est lui qui souffre, d'autre part je lui apprends qu'il a besoin d'une autre personne pour traverser les épreuves plutôt que de puiser en lui les ressources pour surmonter sa peine.

Super tout ça, mais ça nous laisse quoi comme choix possible ? Et bien, accepter sa douleur, l'aider à l'accueillir en mettant des mots dessus ainsi que sur les autres émotions qui peuvent l'envahir et lui faire confiance pour trouver en lui les ressources pour dépasser ce moment désagréable.

Concrètement, dans les deux cas cités et les nombreuses autres situations semblables, je prends Titouan dans mes bras et j'alterne les phrases de prise en compte « Oh là, tu dois vraiment avoir mal ; ça doit être très douloureux, je comprends, ... » avec les hypothèses sur ce qu'il peut ressentir d'autre « tu as dû avoir très peur... ; être surpris de partir en arrière/en avant ...; est-ce que tu es en colère de n'avoir pas fait attention ... » etc, etc.

Une partie de moi, surtout les premières fois ou dans des cas comme ceux que je vous ai rapportés, ne peut pas s'empêcher de penser que j'ai vraiment l'air ridicule, que la situation mériterait une action plus énergique et plus concrète (« et s'il s'était cassé quelque chose » « mon chéri, j'aimerais juste que tu n'aies pas mal, que tu arrêtes de pleurer, que tu ne soies tout simplement pas tombé, que j'ai été plus rapide, plus attentif pour éviter que tu te fasses mal, »). Bref, d'avoir peur de ne pas faire, ou de n'avoir pas fait, ce qu'il faut.

Pourtant l'expérience m'a montré qu'au bout d'un temps relativement court (difficile à évaluer, mon premier réflexe n'étant pas de trouver un chronomètre, mais que j'estime de façon quasi-certaine à moins d'une minute, et plus vraisemblablement 30 secondes), Titouan se calme, sa respiration se fait plus ample et ses pleurs se tarissent aussi abruptement qu'ils étaient apparus. Ils m'apparaissent comme une douche bienfaisante qui lave l'incident et son cortège d'émotions et le laisse frais et dispo pour reprendre ses activités. Pour l'exemple du canapé, il remontait d'ailleurs lui-même dessus quelques minutes plus tard, sans que j'aie besoin de l'y encourager. Il n'a pas marqué depuis la moindre réserve à escalader ou gravir les meubles, escaliers, vélos ou autres hauteurs qui lui semblent intéressantes à explorer.

Retour à la maison (20 mois)

En rentrant du travail, je trouvais Titouan avec sa baby-sitter Caroline, attablé devant son repas. Je fus accueilli par un carillonnant « Papa » catégorie « qui déclenche des bouffées de bonheur de la tête aux pieds ». Son appétit étant plutôt fluctuant, je préférais éviter les effusions et me contentais d'un chaleureux « salut mon chéri » afin de le laisser manger tranquille.

Titouan ne tarda à commencer à faire des cercles dans son assiette avec sa cuillère puis à taper sur le rebord. Ayant plutôt envie de calme à la fin de la journée, je lui demandais de plus en plus instamment d'arrêter. Sans succès. Je commençais à m'énerver tout en me sentant impuissant à le calmer. Je pensais « Là, il m'énerve carrément, je sens que c'est parti pour dégénérer. Bon, en même temps, si je me mets en colère, ça ne règlera rien. J'aimerais bien trouver une solution pour sortir de l'impasse. Qu'est-ce qui peut bien se passer pour lui ? Il mange tranquille, il est content de me voir et en même temps, il adopte un comportement qui m'énerve. Il a peut-être envie que je m'intéresse à lui ? ».

Je m'approchais de Titouan et essayait sans trop y croire « Titouan, tu es vraiment très content de me retrouver simplement tu ne sais pas comment l'exprimer, c'est ça ? » A peine avais je fini ma phrase que Titouan lâchait sa cuillère, jaillissait de sa chaise pour se pendre à mon cou avec un sourire jusqu'aux oreilles.



Ebahi, bouleversé et ravi de sa réaction, je le serrais affectueusement contre moi en l'assurant que j'étais moi aussi très heureux de le retrouver. Après quelques secondes d'étreinte intense, il se rassit et fini paisiblement son repas.

L'hypothèse que j'avais formulée me semblant à la fois bien immodeste et tout de même franchement conceptuelle pour un enfant de 20 mois, je doutais de la transformation que j'avais vue et me disais que mes yeux et mon cœur remplis d'amour béatifiant exagéraient son ampleur. Je demandais donc sa vision à Caroline. Elle me répondit : « C'était impressionnant, .au moment où tu lui as parlé, il a complètement changé d'attitude ».

Je reste profondément stupéfait de constater que ce que je classais comme un comportement irritant était en fait un témoignage d'amour qui ne savait pas s'exprimer. Et je me sens rempli d'espoir en sachant qu'une simple phrase en a fait un pur moment de bonheur.

Dans la baignoire (2 ans 1 mois)

Cela faisait plusieurs mois que j'essayais de convaincre Titouan de s'allonger sur le dos dans la baignoire ; d'une part je pensais que cela serait plus pratique pour lui rincer les cheveux et m'évitais de lui mettre de l'eau dans les yeux, d'autre part, j'ai très envie qu'il se sente à l'aise et en confiance dans l'eau pour qu'il puisse être autonome dès que possible.



Jusqu'à ce soir échec sur toute la ligne, il avait toujours refusé. Face à une nouvelle tentative, il lâcha ce simple mot : « peur ». Une partie de moi s'émerveillait de la confiance qu'il me faisait et de sa capacité à exprimer son émotion (merci Sainte CNV !), une autre avait hâte de mieux comprendre :

« Est-ce que tu as peur de disparaître sous l'eau ? De ne pas pouvoir te relever ? De glisser ? D'avoir de l'eau dans les yeux ? » « Ooui » fut sa réponse en un souffle. Aussitôt suivi d'un éclatant « Tout seul » tandis qu'il s'asseyait au fond de la baignoire, se tournait et s'allongeait sur le dos !

Il refit la manœuvre plusieurs fois dépassant successivement sa surprise d'avoir de l'eau dans les oreilles et sa peur principale qui était visiblement de ne pas savoir se relever.

Ceci dit, pour le moment, cela reste une expérience unique. Et oui, la CNV, c'est top, ça marche, mais ce n'est quand même pas toujours une recette miracle.

Au supermarché (2 ans 1 mois)

Titouan ayant décidé qu'il n'avait plus envie de rester assis sur le chariot et qu'il était temps de se dégourdir les jambes, ne tarda pas à filer dans un rayon, rayon possédant qui plus est un gros pilier en son milieu, parfait pour jouer à cache-cache. « Titouan, je ne veux pas que tu joues à cache-cache dans les magasins. C'est interdit ».

Après ce rappel à l'ordre limpide, il se contenta pendant une dizaine de minutes de baguenauder d'un pas tranquille dans les rayons, déplaçant ça et là pots de yaourt et tablettes de chocolat ou décidant que le carrelage associé à sa veste en polaire offrait de merveilleuses possibilités de roulades, glissades et autres rampés. Bref, rien d'alarmant.

Ce type d'activité ludique ne lui permettant pas de se débarrasser des fourmis qui lui assaillaient les jambes, il reprit rapidement son pas de course au détour d'un rayon, persuadé d'entraîner son père à sa suite dans un super jeu de course poursuite. Parti avec 5 mètres de retard et ralenti par l'envoi acrobatique de paquets de film alimentaire dans le chariot, je ne le rattrapai qu'au détour du deuxième rayon.

Je lui dis alors « Titouan, je suis très inquiet quand je ne te vois pas dans le magasin. Je veux pouvoir m'assurer que tout va bien pour toi et que tu n'es pas en difficulté. Si toi tu as envie de courir, j'aimerais que tu le fasses dans le rayon où je suis pour que je ne te perde pas de vue. Sommes-nous d'accord ? » « Oui ». Je le ramenais dans le rayon où se trouvait le chariot, lui expliquait que j'avais encore des achats à y faire et qu'il pouvait courir dans ce rayon s'il le souhaitait. Ce qu'il s'empressa de faire en riant et sans quitter mon champ de vision.

Nous finîmes les courses sans péripéties plus importantes que celles rapportées au deuxième paragraphe et nous retrouvâmes à faire la queue devant les caisses. Tous les parents qui ont essayé cet exercice avec un enfant de deux ans comprennent instantanément le désaccord profond entre cette activité longue et statique et l'énergie du bout de chou. Les autres ont forcément déjà constaté de visu les ravages causés par cette incompatibilité structurelle.

Après une première tentative de jeu tuée dans l'œuf par l'autorité paternelle (objet du jeu : empiler les pots de compote en verre), Titouan a essayé pendant quelques temps de faire tenir à la verticale des supports d'étiquette qui retombaient systématiquement pour son plus grand plaisir (pur moment de détente de mon côté). Estimant sans doute qu'il s'ennuyait ferme, il se ré-élançât pour un footing dans la profondeur d'un rayon.

Après l'avoir rattrapé et ramené près de la caisse, je le conservais dans mes bras et le sermonnais ainsi :

« Titouan, je t'ai dit que j'avais besoin de te voir pour être rassuré, je te demande de rester à côté de moi. Est-ce que nous sommes d'accord ? »

« Non ».

« ... »

En moi-même : « comment ça « Non » ? », puis « Ok, je suis énervé, en même temps, cette question n'était pas sensée être de la rhétorique, mais une demande, il a donc le droit de répondre non ».

A Titouan « Pourquoi non ? »

En moi-même « Et là tu espères vraiment qu'à 2 ans, il va te répondre ? Tu pourrais peut-être essayer de l'aider »

A Titouan « Est-ce que tu as encore envie de courir ? »

« Oui ».

« Bon, écoute, je veux bien que tu coures, si tu le fais dans le rayon là, où je peux te voir. Est-ce que tu es d'accord ? »

« Oui »

A peine posé par terre, il détala à toutes jambes et hilare dans le rayon. Après un ou deux allers-retours pendant lesquels il s'assura avec beaucoup de soin qu'il me voyait et que je le voyais, il revint près de moi.

Caché dans l'escalier (2 ans 1 mois)

Nous habitons un appartement sur plusieurs étages avec un escalier pour rejoindre les différentes pièces. Dès les premiers froids, celui-ci devient rapidement glacial. J'ai donc décidé d'installer un rideau de séparation sur le modèle de ceux que l'on voit dans certains restaurants pour préserver le séjour des courants d'air. Or, depuis quelques mois, Titouan avait pris l'habitude de jouer à « caché » derrière un autre rideau masquant notre meuble à chaussures.

Un soir alors qu'il venait de finir son repas, il se dirige vers l'escalier pour descendre vers sa chambre. Vous avez compris : il s'enroule gaiment dans le rideau en criant « caché », le tout à moins de 10 cm du bord de l'escalier ! Déchiré entre l'urgence à le faire ressortir debout et la peur qu'il fasse un faux pas, j'étouffe un hurlement « non Titouan !! ».

Je le saisi par les bras et le fait ressortir du rideau et, toujours submergé par ma peur, je lui intime fermement et fortement « Titouan, je ne veux pas que tu joues avec ce rideau ». Tout son corps est déjà en mouvement pour retourner se cacher, tout heureux que son père se soit agenouillé avec lui pour jouer. En même temps son regard me semble plein surprise et d'incompréhension, j'y lis en gros « comment ça, pas jouer à caché ? ».

Touché par la gaîté et l'entrain de mon bout d'chou, je radoucis ma voix et cherche à être centré sur mon besoin de le savoir en sécurité pour lui expliquer avec le maximum de sincérité et de vérité : « Titouan, le rideau est très près de l'escalier. Quand tu joues à te cacher, tu ne regardes pas toujours où tu mets les pieds. J'ai vraiment trop peur que tu tombes dans l'escalier, et si tu tombais tu te ferais vraiment très très mal. C'est pour ça que je ne veux pas que tu joues dans ce rideau. Tu comprends ? »

En même temps, je le prenais dans mes bras pour descendre l'escalier. Mû par une intuition subite, j'ajoutais « Si tu veux jouer à « caché », tu peux jouer derrière le rideau de l'armoire à chaussures ». Celle-ci étant sur le chemin de sa chambre, je le posais devant. Titouan ravi se précipita pour aller s'enrouler dans le rideau pour une partie de fou rire à jouer à « caché ».

A partir de ce jour, il attendit que je le prenne dans les bras avant de passer le rideau et descendre l'escalier tout en me disant « pas caché là, non pas caché » et en ajoutant au milieu de l'escalier « caché là » le bras tendu en direction de l'armoire à chaussures.

Je suis émerveillé de voir comment il adapte son comportement à partir du moment où il comprend, au minimum, que c'est quelque chose de très important pour moi. En même temps, je n'arrive pas à être sûr qu'il a vraiment compris la nature du danger et j'avoue que je suis terrorisé à l'idée que, si ce n'est pas le cas, l'envie de jouer puisse un jour être supérieure à l'envie de me faire plaisir et qu'il se blesse gravement en tombant.

Je me rends compte que même si j'ai de tout mon cœur envie de lui faire confiance, envie d'avoir confiance dans ses capacités, ses ressources, que je suis persuadé que sa compréhension va bien au-delà de ce qu'il est capable d'exprimer aujourd'hui avec le vocabulaire qu'il maîtrise, j'ai du mal à me débarrasser de pensées type « est-ce que tu fais bien ? Comment pourras-tu te pardonner s'il a un accident ? etc ... ». Pour le moment j'ai choisi de continuer à lui faire confiance, tout en demandant à ma peur de m'inciter à rester vigilant et en alerte, au cas où...

Et pourquoi ...? (2 ans 3 mois)

Sortant avec Titouan un dimanche matin, je me dirigeais vers la petite superette du quartier pour reconstituer nos stocks de mouchoirs en papier décimés par le passage d'un rhume. Me ravisant, je dis à Titouan, « Allons de l'autre côté, le magasin est fermé le dimanche matin ». Quelques centaines de mètres plus loin, il s'arrête devant la devanture d'un magasin de vêtements :

- « é fermé dimanche matin ? »
- (Moi factuel)Oui, ce magasin aussi est fermé le dimanche matin.
- Pou'quoi é fermé dimanche matin ?
- (Moi, pragmatique) Parce qu'il y a moins de monde.
- Et pou'quoi é fermé dimanche matin ?
- (Moi social) Pour que les personnes qui travaillent dans le magasin puissent se reposer.
- Et pou'quoi é fermé dimanche matin ?
- (Moi, familial) Pour que les personnes qui travaillent dans le magasin puissent rester chez elles en famille
- Et pou'quoi é fermé dimanche matin ?
- (Moi pédagogue) Tu sais bien que Papa et Maman ne travaillent pas le dimanche, comme ça nous passons la journée ensemble, et bien, pour les personnes qui travaillent ici, c'est pareil
- Et pou'quoi é fermé dimanche matin ?
- (Moi, à court d'idées)....
- Et pou'quoi é fermé dimanche matin ?
- (Moi, cherchant une idée nouvelle)...
- Et pou'quoi é fermé dimanche matin ?
- (Moi, refusant de capituler vers un inéluctable « Parce que c'est comme ça) : ...
- Et pou'quoi é fermé dimanche matin ?
- (Moi, touché par la fée CNV) « Tu es contrarié que le magasin soit fermé ? »
- « Oui »
- (Moi, fouillant le filon) : « Tu aurais voulu entrer voir ce qu'il y a dans le magasin ? »
- « Oui »
- (Moi, plein d'espoir) : « si tu veux, nous pouvons aller voir plus loin, il y en aura peut-être un autre ouvert. Tu viens ? »

...et Titouan de ré-enfourcher sa trottinette et de continuer son chemin sans un regard supplémentaire au magasin «fermé dimanche matin ».

Ravi, mais néanmoins circonspect face à cet arrêt brusque de la litanie des « et pourquoi ? », je me demandais si mon questionnement était bien la cause de l'interruption. Quelques minutes plus tard, un Vélib' tombé sur le trottoir me donna l'occasion de faire une nouvelle expérience :

- « Et pou'quoi tombé le vélo ? »
- (Moi, les réflexes ont la peau dure) : « Et bien, il a dû glisser »
- « Et pou'quoi tombé le vélo ? »
- (Moi, quand je vous le dis) : « Il ne devait pas être bien mis »
- « Et pou'quoi tombé le vélo ? »
- (Moi, en progrès) : « Tu es contrarié que le vélo soit par terre ? »

- « Oui »
- (Moi, voyant la suite venir, comme si je n'avais que ça à faire de redresser des vélos, et en même temps, curieux de continuer cette expérience) : « Et tu voudrais que Papa remette le vélo droit ? »
- « Oui »
- (Moi, y a pas à dire, c'est lourd un Vélib') « ...voilà ! »

A nouveau, Titouan repris son chemin.

Pour s'arrêter un peu plus loin devant la fenêtre d'un soupirail :

- « é fermée la fenèt 'e ? »
- « Oui,elle est fermée »
- « Et pou'quoi fermée la fenèt 'e ? »
- (Moi, tête de pioche quand même) « Parce qu'il fait froid »
- « Et pou'quoi fermée la fenèt 'e ? »
- (Moi, quand je vous le dis) : « Pour garder la chaleur, à la maison aussi nous fermons les fenêtres »
- (Variante) « e' pou'quoi ga 'dé la chaleur ? »
- (Moi, me décidant en fin à embrayer pour sauver mes dernières gouttes de salive d'une mort affreuse dans la vallée aride des 'épouquoi ') : « Tu es triste que la fenêtre soit fermée ? Tu aurais voulu aller voir à l'intérieur ? »
- « Oui ».

Fin de la discussion et des « épouquoi » du matin.

Je me demande quand même si ça marcherait avec un enfant plus grand...

« é pou'quoi pas ? »

Bronchiolite et Ventoline

Jolis noms pour sacrées saloperies.

Alors qu'il avait ...mois, un Titouan fiévreux et crachant ses poumons comme un vieux loup de mer élevé au tabac à chiquer nous convainquit d'appeler SOS pédiatre qui se matérialisa sous forme d'une doctoresse efficace au diagnostic sans appel : « Il souffre d'une bronchiolite ».

C'était visiblement de saison puisqu'elle sorti deux ordonnances pré-remplies, l'une pour les séances de kiné-respiratoire, l'autre pour différentes décoctions médicinales, dont la ventoline.

Je passerais rapidement sur les soins de kiné-respiratoires qui déclenchèrent des hurlements de terreur de mon bébé qui, plus d'un an après, me glacent encore le cœur. Ça reste à ce jour et j'espère pour toujours, mon expérience la plus traumatique en tant que père. L'humanité des kinés n'y change rien. Ni l'efficacité. Titouan ayant bien été guéri à la fin des 10 séances prescrites.

Ce traitement physique s'accompagne de pulvérisations de ventoline, produit destiné à dilater les bronches.

Pour permettre à votre boud'chou de respirer ce gaz, vous disposez d'une sorte de pistolet en plastique de 30 cm, tout droit sorti de l'arsenal des Men In Black, avec masque de pilote de jet pour recouvrir bouche et nez de votre cible filiale. 4 pulvérisations, 10 respirations, 4 fois par jour et les abominables muscs visqueux qui auraient résisté au Darkiné Vador sont voués à la dissolution dans un trou noir sidéral.

Est-il la peine de vous préciser qu'à l'approche du dit engin, votre fils se sent une âme de Jeidi révolté ? Que dans ce contexte 10 respirations sont une éternité ?

Je me décidais donc à adopter la technique enseignée par un des kinés : à cheval sur Titouan, une jambe bloquant son bras, un bras bloquant la tête et le bras restant, il ne me restait plus qu'à le harponner avec le masque pour réussir les 10 inhalations. J'avais bien un peu l'impression en faisant cela de céder au côté obscur de la force, mais mon passé de judoka et mon envie de l'aider à guérir rapidement se conjuguèrent pour approuver l'efficacité de la méthode.

Notre assureur zéro tracas nous permettant de bénéficier d'une garde à domicile pour ce type de situations, nous eûmes la chance de bénéficier d'une nounou avisée et expérimentée, elle-même mère de 3 grands enfants :

« Ne vous y prenez pas comme ça. Vous lui faites peur. Imaginez si il venait à faire de l'asthme et doit suivre quotidiennement ce traitement, vous vous préparez un enfer. Il faut le faire jouer ! »

Je pensais en moi-même « Jouer...mais bien sûr...avec le pistolet plus gros que lui ? et il va le mettre bien en place et le garder ? Exit Georges Lucas Production, bienvenue dans le monde merveilleux de Walt Disney ! » En même temps, une méthode plus respectueuse de Titouan méritait d'être essayée.

Dans les jours qui suivirent, sa mère et moi le lassâmes donc prendre en main l'inhaleur, lui chatouillons le corps et le visage avec le masque en plastique et trouvions toute sorte de jeux destinés à le familiariser avec l'engin. Nous essayons de l'inciter à tenir lui-même le masque devant son visage tandis que nous pulvérisons la ventoline, tout en maintenant légèrement sa tête dans l'axe. Dès qu'il tournait la tête pour se dégager, nous le laissions faire.

Il est clair que de moins de 2 minutes, la séance s'étira rapidement au-delà des 10 minutes et que de nombreuses pulvérisations se répandirent dans la pièce. Mais, vaille que vaille, il respirait plus ou moins sa dose quotidienne.

Sans pleurs.

Sans peur.

Après sa guérison, sa pédiatre nous ayant conseillé de lui administrer de la ventoline dès qu'il semblait avoir les bronches prises ou avoir du mal à respirer, nous eûmes encore quelques fois l'occasion d'utiliser l'arme fatale. Avec de plus en plus d'amusement pour lui et donc de facilité pour nous.

A 26 mois, il eut une deuxième bronchiolite à soigner uniquement avec la ventoline (pour notre plus grand soulagement).

Au jeu du masque s'ajoutait la joie de faire « tout seul » (voir autre texte) ; il s'appliquait donc à sortir l'inhaleur de sa boîte, défaire le bouchon de la ventoline, secouer le tube et placer le masque sur son visage et inversement pour tout ranger.

Sa baby sitter Caroline, eu même le trait de génie de l'inciter à compter les pulvérisations en même temps qu'elle « Un ...deux ...trois.....dix ». Ce qui devient illico presto son nouveau centre d'intérêt lui faisant complètement oublier le masque.

C'était devenu un vrai jeu.

Que la vie soit avec toi mon fils.